UNE JOURNÉE DE FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE,

COMÉDIE-ANECDOTE,

EN UN ACTE ET EN PROSE;

Par MM. VAREZ ET BERNARD.

Représentée, à Paris, sur le Théâtre de la Cité, le 25 Germinal an XII.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunat, galerie du théâtre Français, n°. 51; et galerie neuve, n°. 14.

AN XII. (1804)

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDERIC II, roi de Prusse.	*M. Florestan.*
DHIRLEIM, vieux Major.	*M. Dervalle.*
Le Colonel FRIDBERG,	*M. Frédéric.*
FERSEIM, Capitaine de grenadiers.	*M. Alexandre.*
HANTZ, vieux soldat.	*M. Fontenar.*
PLUMPER, soldat; niais.	*M. Edouard.*
BATHILDE, épouse de Ferseim.	*Mlle. Clarice.*
JULES, fils de Bathilde, enfant de huit ans.	*M. Prudent.*
BERTHE, tenant une auberge.	*Mlle. Déchard.*
Officiers de la suite du roi.	
Gardes.	

La scène est près de Molwitz.

En cédant, à M. FAGES, le droit exclusif d'imprimer et vendre notre Pièce d'UNE JOURNÉE DE FRÉDÉRIC II, nous nous sommes réservés nos droits d'Auteurs sur les Représentations qu'elle peut avoir, soit à Paris et dans les départemens.

Signé E. F. VAREZ, BERNARD.

APPROBATION.

Permis, au ministère de l'intérieur, le 16 Frimaire an XII.

Signé Félix NOGARET

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter, le 28 Frimaire an 12. Le Conseiller d'Etat, Préfet de Police. Signé DUBOIS.

Digitized by Google

UNE JOURNÉE DE FRÉDÉRIC II.

Le théâtre représente les dehors de Molwitz ; au fond, la porte de la ville ; à droite de l'acteur, un petit cabaret, un banc à la porte ; dans l'enfoncement, une sentinelle, il est petit jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

» *Au lever du rideau, l'orchestre joue la marche de Fré-* » *déric, deux patrouilles traversent la scène en sens con-* » *traire, elles se reconnaissent et sortent.*

HANTZ, PLUMPER.

HANTZ.

LA nuit n'a pas été chaude, camarade ?

PLUMPER, *soufflant dans ses doigts.*

Je le crois bien, je suis gelé ; faire comme ça, deux heures de faction, ça n'est pas réchauffant.

HANTZ.

Bah ! on marche.

PLUMPER.

Oui, je vous le dis... Figurez-vous donc, moi, grimpé sur le haut d'un vieux bastion, le vent dans le nez, la pluie sur le dos, et chargé d'un gros fusil, ma position n'est-elle pas agréable ! j'ai cru mourir à force de crier, qui vive !

HANTZ.

Encore, une quinzaine et tu n'y penseras plus ; on se fait à tout, mais, voici le jour !... nous avons encore quelques instans à nous, profitons en pour boire la goutte, rien de meilleur, pour donner du courage. (*Il va à la porte du cabaret*) comment diable ! la mère Berthe, n'est pas encore levée. (*Il frappe.*) Eh ! la voisine !... (*à Prumper.*) Tu sais que c'est toi qui paie.

PLUMPER.

Oui, oui, c'est convenu : j'ai encore quelques *scalins* ;

Digitized by Google

mais, après cela, bernique, je ne paye plus rien, la raison en est simple, je n'aurai plus d'argent.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, BERTHE.

BERTHE.

AH! c'est vous, mes enfans? je vais vous servir quelque chose.

PLUMPER.

C'est çà, entrons; tenez, moi, je me chaufferai.

HANTZ, *l'arrêtant.*

Tu plaisantes, je crois.... Non, ma mère, donnez-nous, sur ce banc, une mesure d'eau-de-vie, et dépêchez-vous, dans un instant nous pouvons être obligés de rejoindre le poste.

PLUMPER.

C'est vrai.... nos ennemis sont si malhonnêtes, ils viendraient sans nous prévenir.

BERTHE.

En ce cas, je vais vous servir. (*elle rentre.*)

PLUMPER.

On dit que Frédéric va me passer en revue, ce matin.

HANTZ.

Ton régiment et les autres; la revue doit être générale; ma foi, j'en suis bien aise, je verrai enfin ce grand homme! (*Berthe apporte une mesure d'eau-de-vie et deux verres.*)

PLUMPER.

Comment! un vieux briquet, comme vous, vous ne connaissez pas le roi?

HANTZ.

Non, ma foi; en garnison, depuis onze ans, dans sa vieille ville de Spandaw, je n'ai jamais eu le bonheur de le voir; il fallait que les Croates vinssent nous chicaner, pour que j'eusse ce plaisir.

PLUMPER.

Ne parlez pas comme çà, de vos Croates... Cela m'ôte le plaisir que j'ai à boire cette liqueur; (*on entend un roulement.*) Ah! mon dieu! v'là le tambour; vîte, vîte, entrons payer.

HANTZ, *regardant au fond.*

Eh! voici des officiers qui viennent de ce côté; si nous étions vus, nous pourrions fort bien être réprimandés... Entrons chez la mère Berthe. (*ils entrent.*)

(*La sentinelle, du fond, présente les armes.*)

Digitized by Google

SCENE III.

FREDERIC (*), DHIRLEIM, FRIDBERG, *officiers de la suite du roi.*

FRÉDERIC.

Oui, messieurs, aujourd'hui l'attaque, avancer l'instant du combat, c'est flatter votre courage; les mesures sont prises, la colonne d'Essau se portera sur la gauche, monsieur de Fridberg sera à la tête de mes grenadiers; tenez vous prêts à tout exécuter; le centre de l'armée combattra de front, les troupes commandées par le prince de Lorraine; et nous verrons si monsieur de Neuperg...

DHIRLEIM, *secouant la tête.*

C'est un grand capitaine!

FRÉDERIC.

Tant mieux, mon cher, tant mieux; c'est en combattant contre de grands hommes, qu'on acquiert de la célébrité!

DHIRLEIM, *à lui-même.*

Demain, l'attaque!... Ah! vieux trainard que je suis, je n'aurai bientôt plus que la bonne volonté, et la bonne volonté ne fait souvent pas grand'chose... Mille bombardes! un brave soldat ne devrait jamais vieillir... non, ne devrait jamais vieillir.

FRIDBERG, *à Dhirleim.*

Vous seriez encore bien jeune, mon capitaine!

FRÉDERIC.

Brisons là... Par qui les postes sont-ils occupés, maintenant, monsieur de Fridberg?

FRIDBERG.

Par l'ancienne garnison de Spandaw.

(*Plumper sort de chez Berthe, voit les officiers, et rentre vivement.*)

FRÉDERIC.

Je crois en appercevoir un soldat, sortant de cette maison.... Je veux éprouver sa fidélité; tenez-vous un instant à l'écart, je vais vous rendre témoins d'une scène, peut-être nouvelle pour vous.

(*Frédéric, et sa suite, se retirent.*)

(*) Frédéric, dans cette scène seulement, porte une redingotte croisée par-dessus son uniforme.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

HANTZ, PLUMPER; *les précédens au fond.*

PLUMPER, *examinant.*

VENEZ, ils sont partis!

HANTZ.

Courrons, nous sommes en retard.

PLUMPER.

Aussi, je ne m'amuse pas, je me sauve. (*il sort.*)

FRÉDERIC, *arrêtant Hantz.*

Camarade, un mot; me connais-tu?

HANTZ.

Non.

FRÉDERIC, *à part.*

Tant mieux. (*haut.*) Je suis envoyé ici par M. de Neuperg, pour rassembler les défenseurs de la juste cause!

HANTZ, *indigné.*

Malheureux! sais-tu que c'est à un soldat de Frédéric que tu oses ainsi parler?

FRÉDERIC.

Frédéric, dis-tu, jouissant de quelques crédits, parce qu'il est roi; d'une grande renommée acquise par le mérite de ses généraux!

HANTZ.

C'en est trop, si tu te fusses contenté de me croire assez lâche pour espérer me séduire, c'est moi seul que tu insultais, et je t'aurais pardonné, mais lorsque tu calomnies, lorsque tu outrages le grand Frédéric, ma fidélité, mon amour pour ce roi, que tu cherches à déshonorer, m'ordonne d'être sévère envers toi.... Suis-moi! (*il saisit Frédéric, au colet, ce mouvement déboutonne la redingotte, et laisse voir le crachat.*) Ah! Sire! pardonnez. (*Il se jette à genoux, avec le plus grand effroi.*)

FRÉDERIC, *vivement.*

Tu es un brave homme..... je te fais capitaine.

HANTZ.

O mon Prince!

FRÉDERIC, *sévèrement.*

Chut!.... continue ton service; il ne faut pas que nos intérêts fassent souffrir notre devoir; sois encore soldat deux heures, achève de bien servir, c'est ainsi qu'on apprend a bien commander, vas. (*Hantz sort*) Eh bien! Messieurs, vous avez vu.... à propos, M. de Fridberg, avez-vous eu soin de faire publier l'ordre que je vous ai adressé relativement aux feux, et la peine de mort, applicable à ceux qui enfreindraient mes volontés?

Digitized by Google

FRIDBERG.

La lecture en a été faite hier, à la tête de chaque compagnie, et aucune lumière ne doit avoir paru, cette nuit, dans le camp; mais, Sire, cet ordre ....

FRÉDERIC.

Ne doit pas vous surprendre; il doit vous faire connaître l'importance que j'attache à ce que les ennemis ignorent notre approche.

FRIDBERG.

Alors, celui qui commettrait cette faute, serait....

FRÉDERIC.

Impardonnable, et malheur à celui qui ne se soumettra pas à cet ordre.... Dhirleim, le nom de ce brave officier, qui, dans la dernière affaire emporta un drapeau à l'ennemi?

DHIRLEIM.

Ferseim.

FRÉDERIC.

Ferseim!... Fridberg, il est de votre régiment?... Vous l'avertirez de se trouver à l'ordre. Je veux le récompenser publiquement de son courage. (*indiquant la porte de la ville*) Visitons ce poste. (*Ils sortent*)

SCENE V.

FERSEIM, *seul, entrant du côté opposé.*

Moi, Ferseim! capitaine des grenadiers de Frédéric, j'ai osé désobéir à ses ordres! j'ai osé enfreindre ses volontés!.... Ah! qu'il en coûte à un militaire de trahir son devoir.... mais hélas! pouvais-je résister plus long-tems au cri de la nature! pouvais-je prolonger davantage l'inquiétude de Bathilde, mon épouse, et de mon fils.... Depuis le dernier combat, je n'ai point donné de mes nouvelles.... l'inquiétude doit les accabler.... Je n'ai pu résister. (*tirant la lettre de son sein*) Le voilà, cet écrit, qui doit porter la consolation dans sa paisible demeure, et qui attache après moi les marques de la désobéissance et de la rébellion..... C'est au milieu de la nuit, à la faible lueur d'une lampe, que j'ai osé le tracer. Si j'avais été découvert, mon arrêt était certain; la mort!... la mort!... Un frisson involontaire s'empare de moi.... Dieu, pardonnez-moi; je suis époux et père.

Digitized by Google

SCENE VI.

BERTHE, FERSEIM.

BERTHE.

AH ! c'est M. Ferseim !.... comment vous portez vous ?... Mais, qu'avez-vous donc ?

FERSEIM.

Rien, madame Berthe, rien.

BERTHE.

Mais cependant vous paraissez inquiet, troublé....

FERSEIM.

Ah ! je dois être accablé... j'ai trahi mon devoir !

BERTHE.

Ciel ! que dites-vous ?

FERSEIM.

La vérité ; je n'ai pu résister au desir de faire connaître, à ma famille, ma situation, l'honneur que j'avais eu, d'arracher un drapeau à l'ennemi ; j'ai écrit.... j'ai profité de l'instant de repos que la nuit m'accordait.... Vous connaissez les ordres de Frédéric ?

BERTHE.

Vous me faites trembler.

FERSEIM.

Silence !... on vient.

On bat au champ, les soldats du poste se mettent sous les armes, Frédéric paraît suivi de son état major.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, FRIDBERG, FERSEIM, BERTHE, *sur sa porte. Officiers de la suite du Roi.*

FRIDBERG *entrant.*

VOICI le Roi.... ah ! M. Ferseim, vous pouvez rester, Frédéric m'a chargé de vous prévenir de vous trouver à l'ordre.

FRÉDÉRIC, *entrant à sa suite.*

Je vous assure, messieurs, que je suis satisfait ; la meilleure tenue règne par-tout, recevez en mes félicitations.

FRIDBERG.

Sire, voici M. Ferseim.

FRÉDERIC.

Ah ! approchez, jeune homme, on m'a rendu compte de votre action, je vous en dois un témoignage public de ma reconnaissance ; celui qui s'empare d'un drapeau, est digne de commander.... je vous fais colonel.

Digitized by Google

FERSEIM, *surpris.*

Quoi, Sire, vous daignez....

FRÉDERIC.

Frédéric a-t-il jamais balancé à récompenser une belle action.... D'où vient votre surprise!

FERSEIM, *avec timidité.*

Je suis bien jeune, et mon âge....

FRÉDERIC.

Monsieur, le mérite fait l'âge, l'âge ne fait pas le mérite.... Fridberg, écoutez. (*Il lui donne le mot d'ordre, et Fridberg le passe aux autres officiers.*)

FERSEIM, *à part.*

Faut-il, au moment où je deviens coupable, recevoir une récompense! cette idée me désespère.

FRÉDERIC.

Dès cet instant, vous prenez votre nouveau grade, rendez-vous en digne. (*Berthe marque sa joie.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, DHIRLEIM.

DHIRLEIM *accourant.*

AH! Sire, nous sommes trahis.

FRÉDERIC.

Que veux-tu dire?

DHIRLEIM.

Vos ordres ont été méconnus, une lumière a brillé toute la nuit à la tête du camp.

FERSEIM, *à part.*

Dieux!

DHIRLEIM.

Neuberg, habile à tout observer, s'est trouvé, par cette négligence, instruit de notre présence, et s'est, sur le champ, mis en marche pour venir nous attaquer.

FRÉDERIC.

Quel est l'audacieux qui s'est plu ainsi à détruire mes projets?

FERSEIM, *à part.*

Je suis perdu!

DHIRLEIM.

On assure que c'est le capitaine Blumenthall.

FRÉDERIC.

Blumenthall!.... Que son supplice serve d'exemple, qu'il soit fusillé.... Allez.

FERSEIM, *à part.*

C'en est trop, je ne puis me taire plus long-temps. (*haut.*) Sire... Dhirlem, arrêtez.

Digitized by Google

FRÉDERIC.

Comment!

FERSEIM, *avec feu.*

Blumenthall n'a pas de reproches à se faire, il ignore même qu'un soldat de Frédéric a trahi son devoir, je suis le seul coupable.

FRÉDERIC.

Malheureux!

Ferseim se jette aux pieds du roi, surprise des officiers, effroi de Berthe ; tableau.

FRÉDERIC, *après un silence.*

Levez-vous, monsieur, si vous êtes coupable, je ne saurais vous souffrir à mes pieds; si, au contraire, vous êtes innocent, ce n'est point l'atitude d'un galant homme, levez-vous.

FERSEIM.

Peut-être, mon aveu....

FRÉDERIC.

Répondez : qui a pu vous porter à cette désobéissance? N'avais-je pas mes projets pour recommander d'éviter, par tout, les moyens possibles d'être remarqué de nos ennemis? De l'imprudence, que vous venez de commettre, dépend peut-être la perte d'une bataille, la vie de mes soldats! pourquoi aviez-vous de la lumière?

FERSEIM, *avec sensibilité.*

Mon épouse était depuis long-temps privée de mes nouvelles, je tremblais qu'accompagnée de son fils, elle ne vint elle-même s'informer de moi, il me semblait la voir, tremblante, inquiète, interroger tout le monde sur mon sort.... Vous ne connaissez pas la tendresse de Bathilde.... Pouvais-je prolonger plus long-temps son supplice?.... J'ai pensé que quelques lignes... Voilà mon crime, sire, je suis coupable, je l'avoue; mais, le motif ne peut-il pas faire excuser la faute?

FRÉDERIC.

Votre intention était louable, mais vous deviez attendre un autre instant pour la satisfaire, rien ne peut excuser votre faute.... Où est cette lettre?

FERSEIM.

Sire.... la voici.

FRÉDERIC, *froidement.*

Je ne veux pas la lire. (*lui donnant un crayon.*) Ajoutez, au bas, que je vous ai fait colonel, mais qu'ayant désobéi à mes ordres, je vous condamne à mort.

FERSEIM, *s'appuyant sur Dhirleim.*

Dieux!

FRÉDERIC.

Allons, jeune homme! pourquoi cette faiblesse? Ne

Digitized by Google

suis-je pas juste, vous avez mérité de l'avancement, ne vous ai-je pas récompensé? Votre désobéissance mérite la mort, résignez-vous à votre destinée, montrez une âme digne de vous.

FERSEIM, *reprenant sa fermeté.*

Pardon, Frédéric, l'idée affreuse d'une séparation éternelle d'avec le monde, Bathilde et mon fils, a pu m'égarer un instant, mais je reviens de mon erreur, et je sens que je suis homme et soldat. (*il écrit sa condamnation.*)

FRÉDERIC, *l'examinant.*

Bien, Ferseim, bien; j'aime ce caractère! ah! pourquoi faut-il te punir, quand je voudrais te récompenser?

FERSEIM.

Ah! Sire, il serait un moyen bien doux de me rendre heureux.... Sans, pour cela, détruire votre jugement.

FRÉDERIC.

Comment!

FERSEIM, *avec force.*

Un instant j'ai mérité votre estime, si la faute que j'ai commise ne me dégrade pas à vos yeux, permettez-moi de faire partie de l'action, que mon imprudence va sans doute engager, de combattre encore une fois les ennemis de mon pays, de mériter enfin, par de nouveaux efforts, une place dans votre souvenir; et qu'on puisse dire un jour: « Ferseim, condamné à mort, servit encore son roi. «

FRÉDERIC.

Cette demande justifie ton courage... je te l'accordes; vas te préparer.

FERSEIM.

O mon roi! ô Frédéric!... mes derniers momens seront encore dignes de vous.

(*On bat la générale.*)

FRÉDERIC.

A vos postes, messieurs... Ferseim, à votre bataillon. Suivez-moi. (*il sort, suivi des officiers.*)

FERSEIM.

J'y cours. (*à Berthe.*) Berthe, un mot, voici cette fatale lettre... faites-là parvenir à mon épouse; tiens, voici encore une tresse de ses cheveux... Non, je veux mourir, la portant sur mon sein; adieu, adieu peut-être pour toujours. (*il sort.*)

SCENE IX.

BERTHE, *seule.*

QUELLE commission! pauvre Ferseim! que ta situation est malheureuse... Mourir au moment où tu allais recevoir le prix dû à ta vaillance et à ton courage... Cette idée me

Digitized by Google

fend le cœur.... Eh! comment faire parvenir cette lettre : elle portera la mort dans le cœur de son épouse!... C'est bien embarassant, bien embarassant.

SCENE X.

BERTHE, BATHILDE, JULES.

JULES, *au fond.*

MAMAN, voici la porte de la ville.

BATHILDE.

Oui, mon fils, et le terme de notre voyage; mais, à qui nous adresser?

JULES.

Tiens, voici une femme qui parait être de ce pays, abordons-là.

BATHILDE, *s'approchant.*

Tu as raison. (*à Berthe.*) Pardonnez, madame, si je vous interromps; pourriez-vous me dire quel régiment est cantonné dans cette ville?

JULES.

Est-ce celui de monsieur le colonel de Fridberg?

BERTHE.

Oui, mon ami; madame vient y voir quelqu'un qui l'intéresse?

BATHILDE.

Oui, madame, et beaucoup; toutes communications étant défendues avec cette ville, nous fûmes obligés de quitter la voiture publique, à deux lieues d'ici, et je vous avoue qu'il me tardait d'arriver.

BERTHE.

Deux lieues!... mais cet enfant doit être bien fatigué?

JULES.

Moi, du tout; il me conviendrait bien de me plaindre pour avoir fait deux lieues, mon pauvre papa en fait souvent bien davantage; et quand je serais harassé, fatigué, lorsque je le verrai tout sera réparé; un bon fils oublie facilement ses peines quand il revoit son père.

BERTHE, *à part.*

La présence de cette femme, de cet enfant, fait naître en moi de funestes pressentimens!

JULES.

Dis-donc, maman, elle parle toute seule?

BATHILDE.

Puis-je vous demander, madame, si vous ne connaîtriez pas celui que je cherche?

BERTHE.

Vous le nommez?

Digitized by Google

BATHILDE.

Ferseim.

JULES.

Capitaine de la première compagnie.

BERTHE.

Ferseim !

BATHILDE.

Vous le connaissez ?

BERTHE, *à part.*

Quel affreux moment ! (*haut.*) Oui, madame; mais, dites-moi, qui êtes-vous ?

BATHILDE.

Son épouse.

BERTHE, *effrayée.*

Son épouse !

JULES.

Et moi, son petit Jules.

BERTHE.

Dieux !

BATHILDE.

Qu'avez-vous, madame ? Lui serait-il arrivé quelque chose ? Serait-il blessé ?

BERTHE.

Non, madame, non; mais en ce moment !

BATHILDE.

Achevez; en ce moment..... N'augmentez pas mon inquiétude par un cruel silence; dites-moi tout ?

JULES.

Mais, dites donc où est papa ?

BERTHE, *à part.*

Je ne puis cacher plus long-tems cette nouvelle. (*Haut.*) Tenez, Madame, lisez; mais souvenez-vous que vous êtes mère !

BATHILDE.

Donnez.... pour moi, à mon adresse; (*elle lit quelques lignes.*) mais je ne vois rien d'allarmant. (*Elle lit.*) Jules, mon cher Jules, ton père est nommé colonel. O bon Roi, son mérite ne pouvait plus long-tems rester inconnu.

BERTHE, *dans la plus grande agitation.*

Mais lisez donc, Madame, lisez donc.

BATHILDE.

Comment !.... (*elle reprend la lecture.*) Dieux, qu'ai-je lu; malheureux enfant, tu n'as plus de père ! (*Elle tombe dans les bras de Berthe.*)

JULES.

Non, cela n'est pas possible; ô mon Dieu ! vous n'avez pas cessé d'être juste.

Digitized by Google

BERTHE.

Rassurez-vous, Madame, votre époux respire encore.

BATHILDE, *égarée.*

Mon époux.... mon époux me serait ravi; ah! je le sens, je ne pourrais jamais supporter ce malheur.... Mon petit Jules serait privé de son père.... eh! qui donc prendra soin de son enfance? Qui donc le protégera? Cette idée me poursuivra par-tout. (*Elle tombe sur un banc.*)

JULES, *à ses genoux.*

Maman, maman, ma chère maman, mon papa respire encore, pour t'aimer.... Elle ne m'entend pas; elle se meurt; ô mon Dieu, ayez pitié de moi.

BERTHE.

Mon ami, reste près d'elle; je vais chercher du secours et reviens à l'instant. (*Elle rentre*)

JULES.

Grand Dieu, jette un regard de bonté sur une famille infortunée, qui ne respire que pour t'adorer; soulage les maux de maman, et ma reconnaissance égalera tes bienfaits.

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC, *et quelques Officiers.*

FRÉDERIC, *dans le fond, à sa suite.*

IL paraît inutile que la réserve marche pour l'instant, attendez de nouveaux ordres. (*Il examine un plan.*)

BATHILDE.

Jules, mon ami, tu me restes donc seul au monde.

JULES.

Consoles-toi, maman, papa respire encore; nous irons nous jetter aux pieds du Roi, et lui demander la grace de Ferseim.

FRÉDERIC, *frappé du nom.*

Ferseim!.... quelle est cette femme, cet enfant? Approchons, Messieurs.... Madame, qu'avez-vous donc; vous paraissez indisposée?

JULES.

Ah! monsieur l'Officier, vous me voyez dans un grand chagrin.

(*Ici Berthe paraît, apportant un flacon; la présence du Roi l'intimide; elle reste sur sa porte.*)

BATHILDE.

Pardonnez, Messieurs; mais, hélas! vous partagerez ma douleur en apprenant mon nom; je suis l'épouse du capitaine Ferseim.

Digitized by Google

FRÉDERIC.

Vous, Madame?

JULES.

Vous le connaissez.... c'est un brave homme, n'est-ce pas?

BATHILDE.

Ah! de grace, daignez m'instruire sur son sort; où est-il, que fait-il?

FRÉDERIC.

A la tête de son régiment, il combat pour son Roi.

BATHILDE.

Mais, cet arrêt cruel....

FRÉDERIC.

Est vrai.

BATHILDE.

Dieux!

FRÉDERIC.

Allons, Madame, ayez autant de courage que lui... C'est là son fils?

BATHILDE.

Hélas! oui, Monsieur, son malheureux fils.

FRÉDERIC.

Tu aimes donc bien le capitaine Ferseim?

JULES.

Si je l'aime?... C'est mon père, et vous me le demandez!

FRÉDERIC.

Il est coupable.

JULES.

Mon papa coupable?.... cela ne se peut pas; j'ai son cœur, et je sens qu'il est bien tranquille.

BATHILDE.

Monsieur, s'il vous était possible de m'introduire auprès du Roi, je me jetterais à ses pieds, je lui peindrais ma situation, je lui rappellerais les services que mon époux a rendu à la patrie; je le presserais, le conjurerais d'accorder la grace à Ferseim; peut-être ne me refuserait-il pas.... Ah! elle a bien de la force, la voix de la nature, quand elle défend un objet aimé!

JULES.

Sans doute, il ne pourra pas nous refuser; il verra couler nos larmes, entendra nos prières, et pardonnera, j'en suis sûr.

FRÉDERIC, *à part.*

J'ai besoin de toute ma fermeté. (*Haut.*) Croyez, Madame, que l'expression de votre douleur, parviendra jusqu'à Frédéric.

Digitized by Google

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DHIRLEIM, *Officiers.*

DHIRLEIM.

VICTOIRE, Sire.

BATHILDE, *effrayée*

Le Roi!

DHIRLEIM.

Ferseim, à la tête de son bataillon, vient de faire des prodiges de valeur ; les ennemis étonnés de son courage, ont repliés sur eux-mêmes, et paraissent décider à nous livrer une grande bataille.

FRÉDERIC.

Tant-mieux, c'est ce que je desire.

DHIRLEIM.

Et ce que j'attendais, moi.

FRÉDERIC.

Où est Ferseim?

DHIRLEIM.

Il s'approche de ce côté, et vient vous dire son éternel adieu : il marche à la mort, avec autant de courage, qu'au combat.

FRÉDERIC.

Je n'attendais pas moins de sa fermeté.... Tiens, voici son épouse, son fils.... Madame, vous entendez ?

BATHILDE.

Ah! Sire, pardonnez, j'ignorais que j'adressais la parole au grand Frédéric.

JULES.

Au meilleur des Rois!.... Vous connaissez nos malheurs, laissez-vous toucher; n'accablez pas de chagrins votre petit Jules.

FRÉDERIC.

Tu es un charmant enfant; viens que je t'embrasse.

JULES.

Papa est libre, n'est-ce pas?

FRÉDERIC.

Je ne promets rien.... On vient; c'est lui; retirez-vous, Madame.

BATHILDE.

Sire, puis-je espérer....

FRÉDERIC.

Je suis toujours juste.... rentrez.... (*Dhirleim la conduit chez Berthe.*) Encore un entretien avec Ferseim, et je révoque.... Non. Un Roi doit savoir punir.... Mais, doit-il ignorer le plaisir de pardonner!... (*Il réfléchit.*) Dhirleim! (*Il lui parle bas.*) Vas et ne perds pas un instant.

Digitized by Google

SCENE XIV.

FRÉDÉRIC, FERSEIM, *amené par des soldats.*

FRÉDERIC.

FERSEIM, approchez.... je vous dois de nouvelles félicitations ; la victoire que vous venez de remporter les mérite.

FERSEIM.

Sire, j'ai du réparer, autant que possible, ma faute, c'est ma conscience qui me le commandait.... En vous disant ce dernier adieu, qu'il me soit permis de vous faire une prière.... Mon épouse et mon fils ne vivaient que par les secours que mon grade et mon économie me permettaient de leur adresser, daignez prendre soin de leur misère, et que j'emporte en mourant l'idée consolante, que Frédéric ne les punit pas de mon crime.

FRÉDERIC.

Dès ce moment, je les prends sous ma protection.... allez, Ferseim, allez.

FERSEIM.

Encore un mot, Sire.... Mon petit Jules, dans un âge plus avancé, prendra la carrière des armes : que mon nom ne le prive pas des dignités que son courage pourra lui obtenir.... Ah ! Sire, pour la dernière fois, permettez-moi d'embrasser vos genoux.

FRÉDERIC.

Ah ! viens dans mes bras.

FERSEIM.

Je ne mérite pas cet honneur ; je marche à la mort.... Bathilde, Jules, adieu ; ton père infortuné vas cesser d'exister... mais son dernier soupir sera pour vous et pour Frédéric. Marchons.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, BATHILDE, JULES, *sortant de chez Berthe.*

BATHILDE, *courant dans ses bras.*

FERSEIM !

JULES.

Mon père !

FERSEIM.

Que vois-je ! Bathilde, Jules ! malheureux, que venez-vous faire ; fallait-il que votre présence vint encore ajouter à l'horreur de ma situation !

BATHILDE.

Qui pourrait t'arracher de nos bras ?

Digitized by Google

FERSEIM.

Mon devoir.

BATHILDE.

La nature t'y retient !

JULES.

Et ton amour pour nous !

FRÉDERIC, *à part.*

Quel moment !

FERSEIM.

Adieu, ma femme, adieu; prends soin de mon père, de ce vieillard infortuné; conserves-toi pour le soulager et élever ton enfant.

BATHILDE.

Non, tu ne nous quitteras pas.

FERSEIM.

Sire, retenez-les, leur amour pour moi les égare ; mais je ne saurais trahir mon devoir.... Je meurs vertueux, n'est-ce pas une consolation. Adieu, adieu ... pour toujours.

(*On l'emmène. Dhirleim rentre en scène.*)

BATHILDE.

Malheureux !... (*se jettant aux genoux du Roi.*) Quoi ! Frédéric, vous n'avez pas révoqué votre arrêt ? Les accens de ma douleur, les larmes de mon fils n'ont point ému votre cœur généreux ?

FRÉDERIC.

Madame, il est du devoir d'un Roi de ne point revenir sur ses ordres.

JULES.

Papa m'avait répété tant de fois, que vous étiez bon !

BATHILDE.

Tout m'abandonne donc, Frédéric même me refuse sa clémence.

FRÉDERIC, *à Dhirleim.*

Tu es sûr que mon ordre est parvenu à Fridberg ?

DHIRLEIM.

J'en ai la certitude. (*On entend plusieurs coups de fusil.*)

BATHILDE.

Dieux ! mon époux n'est plus. Ferseim, je te suis au tombeau. (*Elle tombe sur un banc.*)

JULES.

O mon Dieu ! je n'ai plus de père !

FRÉDERIC.

La discipline est respectée, et mon cœur est satisfait.

Digitized by Google

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, FRIDBERG, *Officiers*, *Soldats*.

FRIDBERG.

SIRE, vos ordres sont exécutés.

BATHILDE.

Barbare, c'est toi....

FRIDBERD.

Rassurez-vous, Madame, votre époux vous est rendu.

BATHILDE.

Que dites-vous?

FRIDBERG.

Suivant l'ordre de Frédéric, quatre soldats qui me sont dévoués, ont été seuls chargés de l'exécution : Ferseim n'est point tombé sous leurs coups : un déserteur, comme lui condamné à mort, l'accompagnait au supplice : c'est lui qui a été frappé. En donnant, à l'armée, un exemple sévère, nous avons eu la satisfaction de conserver à la patrie un de ses braves défenseurs, et un homme à la société.

BATHILDE.

Quoi, Sire, vous avez daigné....

FRÉDERIC.

Madame, Roi, j'ai condamné; homme, je pardonne. (*A sa suite.*) M'approuvez-vous, Messieurs.

DHIRLEIM.

Ah! Sire, j'en prends cette larme à témoin; il y a trente-cinq ans que cela ne m'était arrivé.

FRÉDERIC.

Votre époux ne peut reparaître.... je le nomme gouverneur de la citadelle de Glascow; allez le rejoindre, et en goûtant, près de lui, les douceurs de l'amitié, souvenez-vous, quelquefois, de Frédéric.... Quant à nous, nous allons faire notre métier; il faut qu'aujourd'hui Neuperg apprenne à nous connaître; cette journée doit nous être favorable; mon armée est composée de braves.

FRIDBERG.

Et Frédéric la commande en personne.

JULES.

Si j'étais plus grand, je me battrais bien aussi.

DHIRLEIM.

Cela viendra, mon ami, tu seras un bon soldat, tu acquerras de la gloire, ou tu te feras tuer, c'est l'un ou l'autre.

Digitized by Google

FRÉDERIC.

Allons, mes enfans, préparez-vous au combat, surtout ménagez-vous, prenez soin de votre vie, chacun de vous m'est également cher; ayez soin des prisonniers de guerre; faites pour eux, ce que vous voudriez que l'on fit pour vous, si pareil sort vous arrivait; et souvenez-vous que l'humanité est une qualité nécessaire dans le cœur d'un soldat.

FIN.

Digitized by Google